24067

LE

COURONNEMENT
AU VILLAGE,

OU

LA ROUTE DE REIMS,

A-PROPOS MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. D. LAFFILLARD, A. DOMERGUE
ET GOMBAULT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DE M. COMTE, A PARIS, LE 29 MAI 1825.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N°. 4, ET PASSAGE DE HENRI IV,
N°s. 10, 12 ET 14.

1825.

Rf 24.067

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PÈRE LAFRANCE, soldat de la Garde Royale.	M. ARISTIDE.
M. PARTOUT, ami de Lafrance.	M. ADOLPHE.
M. DURAND, maître d'Ecole. . .	M. HUTIN.
Mme. FROMENT, boulangère . . .	Mlle. CAROLINE.
ALEXIS, son fils	M. HYACINTHE.
JUSTINE, orpheline, marchande de pain d'épice.	Mlle. MICHELOT.
GEORGETTE, servante de Lafrance.	Mlle. CÉLINE.
Un jeune Enfant.	Mlle. PAULINE.
Quatre Villageois parlant.	
Villageois et Villageoises.	
Enfants.	

La scène se passe dans un Village à peu de distance de Reims.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE N°. 4.

LE COURONNEMENT AU VILLAGE.

24067

Le théâtre représente un village, à gauche est la boutique de Lafrance, au-dessus de laquelle est un bouchon pour enseigne, avec cette inscription : BON VIN A PIED ET A CHEVAL ; à droite une boutique de boulanger, ayant pareillement une enseigne sur laquelle est peinte une couronne de pain, et cette autre inscription dessous : A LA COURONNE, Mad. FROMENT, BOULANGÈRE. Au fond, une longue table garnissant le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, achevant de mettre le couvert sur la Table qui est au fond.

Là, v'là mon couvert mis, et j'dis qu'ça f'ra un joli coup d'œil ; tout l'village dînant en plein air et criant à chaque rasade : Vive le Roi !... Vive Charles X !

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Q'uia pas qu' not' village
Qui se mette en frais :
Partout, je le gage,
C'est les même's apprêts ;
Oui, tout bon Français,
En ce beau jour remplit son verre,
Et l'vide à longs traits
En l'honneur d'un roi qu'il révère ;
Aussi jamais ce bon père,
N'se s'ra mieux porté ;
Car la France entière
Boit à sa santé.

Ce sera vraiment un repas de famille : chaque convive

apporte son p'tit ragout ; monsieur Lafrance, not' maître, fournit l'vin; noublions pas l'pain. (*Elle appelle*) madame Froment ! madame Froment !

SCÈNE II.

GEORGETTE, Mad FROMENT sortant de sa Maison.

MAD FROMENT.

Quoiqu'ia, Georgette ?

GEORGETTE.

Vous n'avez pas oublié not' fournée d'pain que je vous ai demandée hier soir.

MAD FROMENT.

Non, mon enfant, tu es au four. Mais quand j'y pense ! Quel débit, depuis quelque temps et quelle aubaine pour nous !

Air : *Du Vaud. de l'Écu de six francs.*

L'gain est plus sûr qu'à la lot'rie,
Tant d' gens de Reims prennent l' chemin ;
C'est heureux pour ma boulang'rie,
C'est heureux pour le marchand d'vin. (*bis.*)
Chez lui, chez moi la foule abonde,
Jamais j' n'ai vu tant de chalands,
Et, s'il rafraichit les passans,
Mon four chauffe pour tout le monde. (*bis.*)

GEORGETTE.

Aussi, moi, je souhaite qu'on couronne le Roi tous les jours.

MAD FROMENT.

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Ton souhait n' saurait être juste,
Ne sais-tu pas, ma chère enfant,
Que cet' cérémonie auguste,
Par bonheur, n'a pas lieu souvent ?
Pour notre roi, pour sa personne,
Quell' gloire dont j' nous rappel'rons,
Un seul jour, si Dieu le couronne,
Un siècle, nous, je l' bénirons.

GEORGETTE.

Oui, et à commencer par notr' bourgeois, c'bon monsieur Lafrance!

Mad FROMENT.

Dam, c'est ben naturel! un ancien militaire qui a fait sa dernière campagne au TROCADÉRO, et qui a obtenu la Croix pour prix de ses services, doit bénir à jamais son souverain!

GEORGETTE.

Quel plaisir! quelle joie! quel triomphe pour ce brave soldat, lorsqu'hier, Sa Majesté, en faisant halte ici, a daigné l'entretenir avec sa bonté ordinaire.... ma foi, j'pleurions tous d'attendrissement.

Mme FROMENT.

Air : *Voici le train de ma vie.*

A l'aspect d'un tendre père,
Qui ne saurait être ému?
Ces larmes-là sont, j'espère,
Le doux prix de la vertu;
Et, qui sait bien le comprendre,
Peut attester, sans mentir,
Qu'un Bourbon ne fait répandre
Que des larmes de plaisir. (*bis.*)

GEORGETTE.

Aussi notr' maître a-t-il choisi le 29 mai, ce jour si beau dans toute la France, pour poser son Enseigne..... analogue qui dit. Il prétend qu'ça lui portera bonheur.

Mad FROMENT.

Certainement! car cette auguste famille en porte à tous les Français... mais je cause... je cause... j'oublie ma besogne, et je suis seule, car Alexis, mon vaurien de fils, est disparu depuis hier soir en me laissant tout l'ouvrage sur les bras... et dans une inquiétude!

GEORGETTE.

Attendez donc! il me semble que je l'ai vu suivre la voiture du Roi.

Mad FROMENT

Nul doute, il aura poussé à pied jusqu'à Reim

GEORGETTE.

Nous en sommes si près.

MAD FROMENT.

Et moi qui lui avais défendu d'aller à la ville... Ah! je suis d'une colère..., mais avec tout çà, ma besogne ne se fait pas, et je retourne à mon four.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE III.

GEORGETTE, LAFRANCE.

LAFRANCE, *dans la maison, appelant.*

Georgette! Georgette!

GEORGETTE.

Me v'là, not' bourgeois.

LAFRANCE.

Apporte-moi ma tranche de jambon et mon vin blanc.

GEORGETTE.

Oui, notr' maître.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LAFRANCE seul.

Allons, père Lafrance, quoiqu'ancien soldat, te voilà définitivement lancé dans les futailles... Dam, c' n'est pas étonnant, l' fils d'un vigneron.

Air : *Du Vaud. de l'Intérieur de l'étude.*

Tout p'tit j'ai troqué la serpette,
Et j' n'en suis pas fâché vraiment,
Contre une grande clarinette,
Un sabre et tout un fourniment.
A mon nouveau sort je m' résigne;
Il me plaît sans m'en rendre plus vain;
C' lui qui jadis plantait d' la vigne
Doit finir par vendre du vin. (*bis.*)

SCÈNE V.

LAFRANCE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

T'nez, not' bourgeois v'là c'que vous m'avez demandé.

LAFRANCE.

Merci, mon enfant; maintenant à la besogne et n'oublie pas ce dont nous sommes convenus.

GEORGETTE.

Oh! oui, pour tantôt... suffit!... (*Allant et revenant.*) Ah! mon dieu, redites-moi donc le mot d'ordre.

LAFRANCE.

Ah! quelle tête !... *Georgette, en avant!* voilà ta réplique.

GEORGETTE.

Soyez tranquille, il s'agit du Roi, j'aurons bonne mémoire. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LAFRANCE, seul et déjeûnant.

Bien! tout est préparé, les amis ne manqueront pas à l'appel. M. Durand, le maître d'école, doit faire une Epître... et même encore plus, dit-il... pour la circonstance... La petite Justine, cette pauvre orpheline doit venir... Ainsi rien ne manquera à cette heureuse journée.

SCÈNE VII.

LAFRANCE, M. PARTOUT, *d'un air las et s'essuyant le front.*

M. PARTOUT.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.*

Ouf! enfin nous arrivons,
Allons,

Mangeons
Et buvons ;
Car la soif et la faim
Avec moi marchent grand train ;
Ne perdons pas un moment,
D'ici partons lestement,
Et vers Reims aussitôt,
A pied courons au galop.
(*Apercevant Lafrance.*)
Mais ce militaire
Et grave et sévère,
Me rappelle aujourd'hui
Les traits d'un ancien ami.

LAFRANCE, *à part et reconnaissant Partout.*

Oui, plus j'examine
Et plus je devine
Que cet homme est en tout,
Mon ami, monsieur Partout.

M. PARTOUT, *à Lafrance.*

Quoi !
C'est toi !

LAFRANCE.

Oui, sur ma foi.

M. PARTOUT.

Quel bonheur !
Viens sur mon cœur.

LAFRANCE.

T'embrasser, te revoir,
Satisfait tout mon espoir.

Ensemble.

Tous deux, vers notre déclin,
Nous nous retrouvons enfin ;
Quoique vieux, ce plaisir
Doit encor nous rajeunir.

M. PARTOUT.

Comment! c'est toi, mon vieux camarade d'école?

LAFRANCE.

Eh oui! morbleu! mon ami, c'est moi... Allons, prends ce siége, bois, mange, et repose-toi.

M. PARTOUT.

Non, non, je suis trop pressé... je mangerai debout.

LAFRANCE.

Où cours-tu donc si vite?

M. PARTOUT, *mangeant.*

A Reims... (*Buvant.*) Ah ça, tu n'es donc plus au service?

LAFRANCE.

Non, j'avais fini mon temps, et, au retour d'Espagne, j'ai quitté le fusil pour le broc, je vends du vin.

M. PARTOUT.

Ne vas pas boire ton fonds.

LAFRANCE.

Fi donc! je ne fais qu'y goûter... Militaire à la retraite, je dois servir d'exemple à tous nos jeunes soldats... Sobriété et obéissance, voilà toujours ma consigne.

M. PARTOUT, *apercevant la croix qui décore l'habit de Lafrance.*

Il paraît que tu as été doublement heureux dans tes campagnes.

LAFRANCE.

Oui, mon ami.

Air : *De Préville et Taconnet.*

Jète les yeux sur cette boutonnière,
D'un vrai soldat vois le signe éclatant.
J'ai combattu sous la blanche bannière,
Ah! que ne puis-je encor en faire autant. (*bis.*)
De nos Bourbons, oui, l'image est divine,
Garder leurs traits est un premier bonheur. (*bis.*)
Ceux de Henri décorent ma poitrine,
Et ceux du Roi sont gravés dans mon cœur. (*bis.*)

M. PARTOUT.

Voilà l'écho de toute la France.

LAFRANCE.

Et toi, morbleu! qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vu?

M. PARTOUT.

D'abord, commis voyageur, j'ai fait mon tour de France, puis négociant, j'ai fait le tour du monde. Retiré du commerce avec une assez belle fortune, j'ai conservé l'irrésistible manie des voyages ; et, curieux comme une femme, j'ai été partout et j'ai tout vu.

LAFRANCE.

Et cela, pour ne pas démentir le sobriquet du *Petit Partout*, que nous t'avions donné à l'école.

M. PARTOUT.

Oui, le nom m'en est resté, et je serai toujours *Partout.*

Air : *Du Vaud des Blouses.*

J'ai vu la France et toute l'Allemagne,
Et la Pologne et les cercles du Rhin;
J'ai vu la Prusse et la Corse et l'Espagne,
Hambourg, Moscou, Dantzick, Rome et Pékin;
J'ai vu l'Egypte avec ses pyramides,
Où reste encor gravé le nom Français,
Tous les volcans et les plaines liquides,
Où nos savans ont porté leurs succès.
Mais de Paris, et tu pourras me croire,
Aucun pays ne se montre l'égal
Et par les arts ainsi que par la gloire,
De cent cités il est l'heureux rival;
J'ai vu bâtir maint pont, mainte fontaine,
J'ai vu Paphos, Marbœuf, Mousseau, Beaujon,
J'ai vu marcher sur les eaux de la Seine,
J'ai, dans les airs, vu le premier ballon,
J'ai vu danser des dindons sur des tôles,
J'ai vu des coqs se massacrer entr'eux,
La Hottentote et ses larges épaules;
Les chiens savans, l'éléphant monstrueux.
J'ai vu de Gros la coupole céleste,
De Girodet à jamais regretté,
J'ai vu poser sur la tombe modeste
Le gage heureux de l'immortalité;
J'ai vu l'entrée auguste et triomphale
Des défenseurs et du trône et des lys,
J'ai vu l'élan de notre capitale
Au doux aspect de nos Bourbons chéris;
J'ai vu ce roi cher à notre existence,
J'ai vu son fils et ce royal enfant,
D'un autre Henri promettant à la France,
Le cœur, le bras, l'ame et l'esprit galant;
Beef, j'ai tout vu, mais pour tout voir encore
Comme un jeune homme à pied et lestement,
Pour contempler ce prince qu'on adore,
Je vais à Reims voir le couronnement.

LAFRANCE.

Si, comme toi, je n'ai pas le bonheur de voir le sacre, je garderai au moins l'éternel souvenir d'avoir vu et entendu ici, là, à cette place, le meilleur des souverains, et d'avoir reçu la croix de sa bienveillante main.

M. PARTOUT.

Serait-il vrai?

LAFRANCE.

Et, pour perpétuer à jamais ce moment si cher, je veux placer à ce même endroit un souvenir durable du passage de notre bon Roi.

M. PARTOUT.

Eh bien! je veux encore pouvoir dire que j'ai vu cela.

LAFRANCE.

En ce cas, à ton retour.

M. PARTOUT.

Il n'y a plus qu'un pas d'ici à Rheims; je pars, je cours, je vole, j'arrive, j'assiste au sacre, et je reviens te raconter tout ce que j'aurai vu.

LAFRANCE.

Si tu vois quelque chose, car l'affluence sera grande.

M. PARTOUT.

Oh! j'ai pris mes précautions, et, depuis plus de trois mois, j'ai fait louer une croisée sur la grande place.

LAFRANCE.

Mais, à la croisée, tu ne verras pas le sacre.

M. PARTOUT.

Non; mais, après avoir vu le cortége, j'irai voir la cérémonie près de l'organiste de la cathédrale, mon ami, qui me garde une place près du gros tuyau.

Air : *Du ballet des Inséparables.*

A ce soir (*bis.*)
Je fais diligence,
A ce soir
De me voir
Conserve l'espoir.

LAFRANCE.

Oui, sur ma foi,
J'aime cette assurance.

M. PARTOUT.

Compte sur moi
Quand j'aurai vu le Roi.

Ensemble.

LAFRANCE.

A ce soir
Et fais diligence,
A ce soir
De te voir
J'ai le doux espoir. (*bis.*)

M. PARTOUT.

A ce soir
Je fais diligence,
A ce soir
De me voir
Conserve l'espoir. (*bis.*)

SCÈNE VIII.

LAFRANCE, puis JUSTINE.

LAFRANCE.

Ma foi! voilà un homme que l'on peut nommer le second Juif-Errant.

JUSTINE.

Air : *Je vends des bouquets* (fée Urgule).

Je vends des croquets,
D'excellents croquets,
Ils sont tout frais. (*ter.*)

Qui veut du bon pain-d'épice de Rheims, du bon croquet?

LAFRANCE.

Ah! c'est toi, ma petite Justine.

JUSTINE.

Oui, monsieur Lafrance; vous vendrai-je quelque chose aujourd'hui?

Air : *De Mlle. Lecomte, ou Dans la vigne à Claudine.*

Voulez-vous des gimblottes?
Ou bien ce bel oiseau?
Ce masque? ces lunettes?
Ou ce croquet nouveau?
J'ai de la friandise
Dont j' sais ben trafiquer,
Et tout' ma marchandise
Est jolie à croquer. (*bis.*)

LAFRANCE, *riant.*

Donne-moi une paire de lunettes : c'est de mon âge.

(*Il lui met, en riant, les lunettes sur le nez.*)

JUSTINE.

Oui, mais pas du mien. Il serait drôle de voir une petite fille de huit ans porter lunettes.

LAFRANCE, *lui donnant une pièce de monnaie.*

Tiens, mon enfant.

JUSTINE.

Vous me donnez toujours plus qu'il ne me revient.

LAFRANCE.

Tu es orpheline, ma pauvre enfant : moi, j'suis garçon... Et mais, à propos, comment va ton petit commerce ?

JUSTINE.

Dam ! à force d'aller et de venir, j'trouve des chalands ; et, avec l'aide de Dieu et de ces bons paysans chez lesquels je loge, je me trouve heureuse.

LAFRANCE, *avec intention.*

Il faut espérer qu'un jour tu le seras davantage.

JUSTINE.

Je le suis déjà par vous, monsieur Lafrance ; vous m'avez fait habiller à neuf ; vous me faites instruire par M. Durand, à qui vous payez mes mois d'école.

LAFRANCE.

Et je prétends faire encore plus... aujourd'hui même... Oui, ce jour doit être heureux pour tout le monde.

JUSTINE.

Que voulez-vous dire ?

LAFRANCE.

Tu n'en sauras pas davantage... D'ailleurs, les petites filles sont bavardes.

JUSTINE.

Moi, bavarde !

LAFRANCE

out comme les autres. En attendant, va me cher-

cher les papiers qui te concernent, et qui sont entre les mains de ce bon Thomas, qui te donne asile.

JUSTINE.

C'est dit : j'y cours, et reviens tout de suite.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Daignez protéger mon enfance,
Mon cœur en s'ra reconnaissant.

LAFRANCE.

Bientôt, je pourrai, je le pense,
T'en apprendre plus, mon enfant.

JUSTINE.

Ah! dans peu j' saurai lire, écrire,
Je veux répondre à vos souhaits.

LAFRANCE.

Tant mieux! alors, tu pourras lire
De nos princes tous les hauts faits.

Ensemble.

LAFRANCE.

Sans plus tarder fais diligence,
Et reviens ici promptement :
Alors, je pourrai, je le pense,
T'en apprendre plus, mon enfant.

JUSTINE.

Sans tarder, bon monsieur Lafrance,
Je pars et reviens promptement.
De vos bontés, j' promets d'avance,
Que mon cœur s'ra reconnaissant.

SCÈNE IX.

LAFRANCE, *seul.*

C'est singulier, l'intérêt et l'amitié que m'inspire cet enfant! Enfin, c'est au point que, si j'avais été marié jadis, je croirais que la nature parle, et qu'c'est mon sang. (*On entend une ritournelle.*) Mais qu'entends-je?

SCÈNE X.

LAFRANCE, M. DURAND, Villageois et Villageoises.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *Du Vaud. des Gascons.*

Ah ! pour nous quel moment flatteur,
De notre Roi chanter la gloire,
Fêter un fils de la victoire
N'est-ce pas un double bonheur.

M. DURAND.

Notre hommage est sincère et tendre,
D'un même élan nous célébrons
Charles dix, que nous adorons,
Et celui qui sut le défendre. (*bis.*)

CHOEUR.

Ah ! pour nous quel moment flatteur, etc.

M. DURAND.

Monsieur Lafrance, en ma qualité de maître d'école et de notable de l'endroit, je viens, au nom de tous les habitans, vous féliciter de la récompense honorable que méritaient vos travaux guerriers.

LAFRANCE.

Monsieur Durand, je vous remercie, ainsi que tous mes amis; mais, je vous l'ai déjà dit,

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'ai-je fait de si méritoire?
Qui de vous n'en eut fait autant?
Nous étions sûrs de la victoire,
Un Bourbon marchait en avant.
A ma patrie, au Roi fidèle,
Ne devais-je pas mon appui? (*bis.*)
Soldat, je combattais pour elle, (*bis.*)
Français, je combattais pour lui.

Ah ça, mes amis, n'oubliez pas qu'en l'honneur de cette journée, nous dînons tous ensemble.

M. DURAND.

Chacun son plat, comme c'est convenu... pour ne ruiner personne.

LAFRANCE.

Moi, je fournis le vin, et j'enfonce deux ou trois futailles.

UN VILLAGEOIS.

Oui! oui! du vin, comme s'il en pleuvait!

M. DURAND.

Et moi, je fournis mon épître au Roi. (*Avec emphase.*) Ecoutez tous! la voici :

De même que Phœbus.

SCÈNE XI.

Les précédens, ALEXIS, *accourant.*

ALEXIS.

Garre! garre!

Air : *Des cancans.*

J'ons vu l'Roi,
J'ons vu Sa Majesté, moi! (*bis.*)
J'ons vu l'Roi,
Jarni! quel honneur pour moi! (*bis.*)
P' t' être ben qu' vous n' le croirez pas,
Pourtant exprès de là bas
J'arrive tout essouflé,
Vous dir'.... que l'Roi m'a parlé.
J'ons vu l'Roi, etc. (*bis.*)

LAFRANCE.

Le Roi t'a parlé... à toi?

ALEXIS.

Quand j'dis qui m'a parlé... j'veux dire... qui m'a r'gardé... comme i'r'gardait tout l'monde, en saluant à droite, à gauche, avec une affabilité...

LAFRANCE.

Naturelle aux Bourbons, de même que leur bonté.

ALEXIS.

Certainement, et en v'là encore une preuve. Un garde national, pressé par la foule, tombe près du Roi, qui le reçoit dans ses bras en lui disant : « Vous êtes tombé sur mon cœur : c'est la place de tous les Français. »

DURAND.

Sa Majesté a dit cela?

LAFRANCE.

Elle n'en dit jamais d'autres.

M. DURAND.

Ah ça! mais tu restes-là, et tu oublies que ta pauvre mère ne sait ce que tu es devenu, et qu'elle est dans l'inquiétude...

ALEXIS.

Dam! all' n'voulait pas m'laisser aller à la ville, et moi, hier soir, j'ai profité du moment où elle pétrissait ses flûtes pour jouer des jambes.

M. DURAND.

Eh bien! va donc la retrouver.

ALEXIS.

J'aime bien mieux l'attendre ici; d'vant l'monde elle ne m'dira rien.

M. DURAND.

Alors, tais-toi; ton arrivée a interrompu le récit de mon épître au Roi, et je reprends la parole.

(*Avec emphase.*)

De même que Phœbus quand Votre Majesté...

ALEXIS.

Qu'est-ce que c'est que M. Phœbus?

M. DURAND.

C'est ainsi que, nous autres poëtes... nous nommons le soleil.

ALEXIS.

Et vous comparez le Roi au soleil?

M. DURAND.

N'est-ce pas l'astre qui vivifie toute la nature?

ALEXIS.

Sans doute; mais votre comparaison pèche...

M. DURAND.

En quoi, s'il vous plaît?

ALEXIS.

J' vas vous l' dire et vous l' prouver par une autre comparaison : écoutez.

Air : *Soldats qui dans ces tristes tours.*

J' conviens avec vous que l' soleil
Est c' qu'gnia d'plus beau dans la nature.
Puisqu'on dit qu' igu'ia rien d' pareil,
Mais cependant, je vous le jure, (*bis.*)
J'ons vu d'puis de mes deux yeux,
Et c'est vraiment miraculeux,
Sur mon honneur vous pouvez m' croire,
Je n' vous faisons pas une histoire,
Oui, j'avons vu de mes deux yeux
Queuque' chos' qui valait encor mieux.

M. DURAND.

Mieux que l'soleil! ah! c'est un peu fort!

ALEXIS.

C'est pourtant comme ça.

Même air.

Le soleil mûrit les moissons
Et tous les doux fruits de l'automne,
Mais il nous fait payer ses dons;
Car ensuite il nous abandonne, (*bis.*)
Au lieu que l'Roi, dans tous les temps,
L'été, l'automne, l'hiver, l' printemps,
J' sommes certains qu' sur nous son cœur veille
Avec un' bonté sans pareille,
Ainsi, dans ma comparaison,
Vous voyez bien que j'ai raison.

M. DURAND.

C'est vrai! c'est vrai! « Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante. » Allons, je supprime le soleil... et je substitue...

SCÈNE XII.

Les précédens, Mad. FROMENT, *sortant de sa boutique.*

Mad. FROMENT, *apercevant Alexis.*

Ah! te voilà donc enfin, petit drôle; je t'avais défendu de sortir... un jour comme celui-ci... encore.

ALEXIS, *murmurant.*

Un jour comme celui-ci... un jour comme celui-ci... c'est précisément parce que c'est un jour comme celui-ci que j'ai décampé; si c'eût été un jour comme celui-là, j'n'aurais pas bougé.

MAD. FROMENT.

Et dans le moment où nous avons le plus d'ouvrage et de débit.

ALEXIS.

J'sais bien que, quand je n'pétris pas... les consommateurs pâtissent... mais...

MAD. FROMENT.

Tu raisonnes, je crois. Enfin, d'où viens-tu?

ALEXIS.

De Reims, chez mon oncle Benoît, où j'ai couché.

MAD. FROMENT.

J't'avais défendu d'aller à la ville.

M. DURAND.

Mais vous ne lui avez pas défendu d'aller voir le Roi.

MAD. FROMENT.

Dieu m'en garde! comment tu as vu ce cher Prince, toi?

ALEXIS.

Tiens, c'te question; je n'y ai été que pour ça.

MAD. FROMENT.

C'était pour aller voir le Roi! Allons, viens, je te pardonne. (*Elle l'embrasse.*) Il a vu le Roi! est-il heureux! Ah! si j'avais eu le temps, je n'aurais pas manqué une si belle occasion; mais viens à ton tour mettre la main à la pâte.

Air : *Dans nos vallons, dans nos forêts.*

J'ai pétri pain blanc, pain mollet,
Pain bis toute la matinée,
De pain noir et de pain au lait,
C'te nuit, j'ai fait une fournée.

Allons, mon fils, soulage-moi,
Car je succombe à tant de peine.
Et, puisqu'enfin t'as vu le Roi,
Viens faire des pains à la Reine.

ALEXIS, *sortant avec sa mère.*

Oui, puisqu'enfin j'ai vu le Roi,
J' vas faire des pains à la Reine.

SCÈNE XIII.

Les précédens, hors Alexis et Mad. Froment.

LAFRANCE.

Et vous, mes amis, allez aussi faire vos préparatifs, tandis que de mon côté je ferai les miens, et vous reviendrez à l'heure dite.

TOUS LES VILLAGEOIS.

C'est convenu, monsieur Lafrance.

UN PAYSAN.

Vous ne venez pas, monsieur Durand.

M. DURAND.

Non, j'ai besoin de me recueillir quelques instans pour remplacer mon soleil... Ah! n'oubliez pas surtout d'amener vos enfans, mes élèves; vous savez que leur présence me sera nécessaire.

TOUT LE MONDE.

Oui! oui! à tantôt.

CHOEUR.

Air : *Du Vaud. des Gascons.*

Ah! pour nous quel moment flatteur!
De notre Roi chanter la gloire,
Et fêter un fils d' la victoire,
N'est-ce pas un double bonheur.

(*Tous les villageois sortent, Lafrance rentre chez lui.*)

SCÈNE XIV.

M. DURAND, puis GEORGETTE.

M. DURAND, *un papier à la main, et tirant un crayon de sa poche.*

Hum! nous disons donc que nous supprimons le so-

leil... c'est dommage, pourtant, ce soleil me souriait... Rayons... le soleil, et substituons... (*Il appelle.*) Georgette... (*Il fredonne en se grattant le front.*) Tra, la, la, la, la, la... trala, la, deridera... Georgette! diable, ça n' vient pas. Trala, la, la la, la, trala deridera... Georgette!

GEORGETTE, *dans la maison.*

On y va.

M. DURAND, *composant et écrivant.*

De Votre Majesté.

GEORGETTE, *accourant.*

Quoi qui vous faut, monsieur Durand?

M. DURAND, *sans la voir et se promenant.*

De Votre Majesté
La douce aménité.

GEORGETTE, *le suivant.*

Monsieur Durand, quoi qui vous faut?

M. DURAND, *de même.*

La douce aménité.

GEORGETTE, *de même.*

Sont-ils drôles ces gens qui font des vers!... Monsieur Durand!

M. DURAND, *de même.*

L'urbanité.

GEORGETTE.

Il est fou.

M. DURAND.

Juste! m'y voilà! (*Il se tourne brusquement, et heurte Georgette.*)

GEORGETTE, *le heurte aussi au moment où elle dit :*

M. Dur... ah!...

M. DURAND.

Mais prends donc garde!

GEORGETTE.

Prenez donc garde vous-même; v' là une heure que j' vous demande c' qui' vous faut; vous n' me répondez pas, et vous m' cassez la tête.

M. DURAND.

C'est que je suis dans le feu de la composition.

GEORGETTE.

Dans le feu! vous voulez sans doute vous rafraîchir?

M. DURAND.

Comme tu le dis; je n'aime pas à composer à sec.

GEORGETTE.

A sec! vous v'là déjà tout en eau.

M. DURAND.

Mais va donc, mon enfant, va donc, tu me brouilles toutes les idées.

GEORGETTE, *sortant.*

Est-i farce! est-i farce!

M. DURAND.

De Votre Majesté... Asséyons-nous, nous serons plus posé. (*Il s'assied devant la table.*) De Votre Majesté... (*Se levant et frappant sur la table, au moment où Georgette apporte une bouteille et un verre.*) Bravo! voilà ma correction faite.

GEORGETTE, *criant.*

Ah!... ah ça, M. Durand, vous voulez donc me faire mourir de frayeur aujourd'hui?

M. DURAND.

Non, mais de joie, en te lisant mon épître au Roi.

GEORGETTE.

Votre?...

M. DURAND.

Mon épître en vers.

GEORGETTE.

A moi? Allons donc, vous voulez rire.

M. DURAND.

Non, non : Molière avec raison consultait sa servante.

GEORGETTE, *s'en allant.*

Je suis bien la vôtre.

M. DURAND, *la retenant.*

Il faut absolument que tu entendes mon monorime.

GEORGETTE.

Monoquoi?

M. DURAND.

Mono-rime, mono-rime, est un mot sincopé du grec, qui signifie monorime... c'est-à-dire une seule et unique rime.

GEORGETTE.

Pour moi, tout ça n'a ni rime ni raison. (*Elle veut s'en aller.*)

M. DURAND, *l'arrêtant.*

Mais écoute donc.

GEORGETTE.

Air : *Du Vaud. de la Robe et des Bottes.*

Monsieur, vous êtes bien honnête,
Mais je n' me connais pas en vers,
Et j'ons vraiment l'esprit si bête
Que j' les jugerions tout d' travers.
D'ailleurs quand un Français s'exprime
Sur notre bon Roi, moi, j' vous l' dis,
Le cœur n'a pas besoin de Rime (*bis.*)
Pour dire : j'aimons Charles dix.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

M. DURAND, puis LAFRANCE.

M. DURAND, *à la cantonnade.*

Georgette!... Georgette!... écoute donc, mon enfant, c'est bien, très-bien... fort bien... mais cette petite est née poète naturellement. Voilà une idée, mais une idée primitive même. (*Répétant.*)

Le cœur n'a pas besoin de rime
Pour dire : j'aimons Charles dix.

Je vous dis que le gros bon sens de ces gens-là est souvent préférable à l'esprit.

LAFRANCE, *roulant une pièce de vin qu'il pose sur le devant de la maison.*

Air : *De Toberne.*

Pour l'ancien militaire
Le r'pos a des attraits,
Jeune, s'il fit la guerre,
Vieux, il doit vivre en paix ;
Or, si n' faut plus que j' verse
Tout mon sang pour le Roi,
Ni que j' combatte et perce
Les ennemis... ma foi,
A défaut de batailles,
Pour Charl' mon souverain,
Je perce mes futailles
Et je verse mon vin. (*ter.*)

M. DURAND.

Je partage votre enthousiasme, monsieur Lafrance; et, si vous percez vos futailles pour le Roi, moi je me creuse la tête pour lui.

LAFRANCE.

Eh bien! ces corrections sont-elles faites?

M. DURAND.

Oui, et vous allez en juger. (*Il tousse.*) Hum! hum! (*Il fait trois saluts respectueux.*) Sire...

Air : *De la marche du roi de Prusse.*

De Votre Majesté
La douce aménité,
L'urbanité,
La cordialité,
La loyauté
Et la bonté
On fait dire avec vérité,
A tout votre peuple enchanté,
Dont vous êtes la déité,
« Sous Charles, de l'âge d'or vanté,
On trouve la réalité ! »
A l'unanimité,
Pour la solennité,
Près de vous on m'a député;
Car ma sagacité,
Ma perspicacité,
Sans vanité
M'ont mérité

Une grande célébrité !
Or donc, en cette qualité
Revêtu de l'autorité
Des bourgeois de cette cité,
Tous amis de la royauté,
Je viens avec célérité
Vous souhaiter bonheur, santé,
Un règne de prospérité,
Et pour notre félicité,
Des Bourbons que la postérité
Vive à perpétuité!!!

Il ne s'agit plus maintenant que de compléter la fête et j'imagine, à l'arrivée du Roi, une illumination générale.

LAFRANCE.

Vous oubliez que le Roi ne repasse ici qu'à l'heure du dîner.

M. DURAND.

Diable! cela dérange mes projets. Une illumination... en plein midi, cela ne ferait pas d'effet... mais le soir...

LAFRANCE.

Ah! le soir, c'est différent; il sera loin de nous.

M. DURAND.

Que dites-vous? il sera encore dans nos cœurs.

Air : *Le luth galant*.

Oui, le Français, je le dis sans détours,
Est inconstant, léger dans ses amours,
Mais, fidelle à ses rois, en tous temps les adore,
S'il les porte en son cœur à juste titre encore
Charle y sera toujours. (*bis.*)

Ainsi, voilà qui est convenu, le soir illumination générale, transparens allégoriques, devises symboliques, bal, feu d'artifice.

LAFRANCE.

Un feu d'artifice?

M. DURAND.

Oui, des emblêmes, des...

LAFRANCE.

Air : *Du Vaud. de l'Avare.*

Je vous le dirai sans malice,
Ce dernier projet n'est pas bon,
A quoi sert un feu d'artifice
Quand on veut fêter un Bourbon. (*bis.*)
En soldat je vais vous apprendre
Ce que doit faire un bon Français,
Il brûle de la poudre ; mais,
Mais c'est quand il faut le défendre. (*bis.*)

M. DURAND.

Oh! si nous en étions là... la France entière ferait son devoir; Dieu merci, nous n'avons pas à le craindre. A propos de la fête, monsieur Lafrance, avez-vous pensé à l'enseigne que vous devez poser pour l'inauguration ?

LAFRANCE.

Elle est là; M. Duvernis l'a remise hier soir à la petite Justine, qui me l'a apportée.

M. DURAND.

La fille de cette pauvre femme qui était venue dans le pays pour implorer les secours d'un parent?

LAFRANCE.

Qu'elle n'a pu découvrir, dit-on.

M. DURAND.

La malheureuse en tomba malade de chagrin, et mourut peu de temps après, laissant sa fille orpheline et dans l'indigence; aussi cette petite inspire-t-elle beaucoup d'intérêt à tout le monde.

LAFRANCE.

A moi, surtout.

M. DURAND.

Vous l'avez prouvé, monsieur Lafrance, en lui faisant du bien, et en me payant ses mois d'école.

LAFRANCE.

Je ne m'en bornerai pas là, morbleu !... Elle va m'apporter ses papiers; et, si elle est née de parens honnêtes, je l'adopte.

M. DURAND.

C'est bien, monsieur Lafrance, c'est très-bien; mais justement la voici.

SCÈNE XVI.

Les précédens, JUSTINE.

LAFRANCE.

Eh bien! Justine, ces papiers?

JUSTINE, *lui remettant un portefeuille et une petite boîte.*

Les voici, monsieur Lafrance, avec un bijou que m'a laissé ma pauvre mère.

LAFRANCE.

Un bijou!

M. DURAND.

Dans ta détresse, pourquoi ne l'as-tu pas vendu?

JUSTINE, *avec expression.*

Je m'en serais bien gardée, quoiqu'il soit d'un grand prix.

LAFRANCE, *ouvrant la boîte.*

La croix d'honneur!... Tu as raison, Justine; on l'achète de son sang, mais on ne la vend jamais.

JUSTINE.

Air : Du Vaud. de la Partie carrée.

En expirant hélas! ma pauvre mère,
Me dit encor, pour la dernière fois,
« L'unique bien que m'a laissé ton père,
» C'est, mon enfant, cette honorable croix.
» De sa valeur je te laisse le gage,
» Il fut soldat, il fut Français!
» Et quand l'honneur est ton seul héritage,
» Ne t'en défais jamais. » (*bis.*)

LAFRANCE.

Ton père était militaire? dans quel régiment?

JUSTINE.

Dans le quarante-cinquième.

LAFRANCE.

Surnommé l'invincible, avec cette inscription sur son drapeau : *Un contre dix!* Mon frère Georges y servait aussi.

JUSTINE.

Georges, dites-vous?

M. DURAND, *accourant entre eux deux.*

Un moment, un moment; diable! ne nous pressons pas; j'entrevois ici une reconnaissance : trop de précipitation pourrait produire une violente émotion qui vous causerait à tous deux une révolution... Or, attention, d'autant plus que le nom de Georges ne prouve rien : il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle....

LAFRANCE.

Eh! vous me faites mourir d'impatience.

M. DURAND.

Attendez... attendez... procédons d'abord avec méthode. Or, vos noms, prénoms et qualités; l'exhibition des papiers de ladite orpheline viendra ensuite à la preuve... Justine, comment vous nommez-vous?

JUSTINE.

Justine Derbois.

LAFRANCE.

Mais ventrebleu! c'est...

M. DURAND, *lui fermant la bouche.*

Eh! patience, n'anticipons pas... Nous disons donc Justine Derbois, et (*se tournant vers Lafrance.*) Charles Lafrance.

LAFRANCE.

Eh! non, morbleu! Charles Derbois; Lafrance n'est qu'un nom de guerre.

M. DURAND.

Alors, plus de doute; et je conclus que vous êtes son oncle, et vous sa nièce. Or donc, que la nature agisse (*Il les réunit.*) et embrassez vous... Voilà comme on ménage le sentiment.

JUSTINE.

Mon oncle!

LAFRANCE.

Ma chère nièce!

Air : *Tant qu'au pays mon cousin restera* (de la Maison en loterie.)

Ensemble.

LAFRANCE.

Et quoi! c'est toi que je presse en mes bras!
Ah quel bonheur! ah pour moi quelle ivresse!
En c' doux moment je ne m'attendais pas
A retrouver en toi ma nièce.

JUSTINE.

Eh quoi! c'est vous que je presse en mes bras!
Ah quel bonheur! ah pour moi quelle ivresse!
En c' doux moment je ne me doutais pas
Que d' mon oncle j'étais la nièce.

Mad. DURAND.

Si ce moment a pour eux des appas,
C'est que j'ai su ménager leur ivresse,
Sans ce moyen, tous deux entre mes bras,
Ils allaient tomber en faiblesse.

LAFRANCE.

Ne r' doutes plus un destin malheureux,
Ma chère enfant, j' te tiendrai lieu de père,
A mon déclin tu m' fermeras les yeux
Comm' tu les fermas à ta mère.

Ensemble.

LAFRANCE.

Et quoi! c'est toi que je presse en mes bras, etc.

JUSTINE.

Eh quoi! c'est vous que je presse en mes bras, etc.

M. DURAND.

Si ce moment a pour eux des appas, etc.

LAFRANCE.

Je ne m'étonne plus maintenant du sentiment que j'éprouvais à ton aspect.

JUSTINE.

Et moi, bon oncle, des mouvemens de mon cœur quand je vous approchais.

LAFRANCE.

Vas, tu n'aurais pas été ma nièce que je t'aurais toujours adoptée pour fille.

(On entend une ritournelle.)

M. DURAND.

Mais voici déjà tout notre monde avec armes et bagages.

SCÈNE XVII.

Les précédens, les Villageois, *apportant chacun un plat.*

CHOEUR.

Air : *De Piron chez Procope.*

Plein d'une ardeur toujours nouvelle
Pour célébrer un vieux guerrier,
Et rendre la fête plus belle,
C'est à qui sera le premier.

PREMIER VILLAGEOIS.

Voici des pigeons en compotte.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

Acceptez mes pieds de mouton.

TROISIÈME VILLAGEOIS.

J' vous apporte une bonne matelotte.

QUATRIÈME VILLAGEOIS.

Et moi je vous offre un gros dindon.

CHOEUR.

Plein d'une ardeur toujours nouvelle, etc.

SCÈNE XVIII.

Les précédens, Mad. FROMENT, ALEXIS, *portant une grosse galette.*

Suite de l'air.

D'après ce que m'a dit ma mère,
Qu'est la boulangère aux écus,
J'ai fait un' galette, mais un' fière
Qui nous f'ra boire un coup de plus.

CHOEUR.

Plein d'une ardeur toujours nouvelle, etc.

LAFRANCE.

Mes bons amis, tantôt j'étais seul pour répondre à votre amitié; désormais nous serons deux, voilà ma nièce. (*Montrant Justine.*)

TOUS, *surpris.*

Sa nièce!

Mad. FROMENT.

Justine!

ALEXIS, *riant.*

La petite marchande de croquets de deux sous?

JUSTINE.

Elle-même, monsieur Alexis la galette.

LAFRANCE.

Oui, la fille de mon pauvre frère Georges, mort au champ d'honneur. O! pour moi, mes amis, que de jouissances inattendues!...

Air : *Amis voici la riante semaine* (de Meissonnier).

Sous un Bourbon, guerrier rempli de zèle,
J'ai défendu la légitimité,
De l'amitié j'ai revu le modèle,
Comme un seigneur je suis complimenté,
Vous me prouvez chacun votre tendresse,
De Charles dix j'ai reçu cette croix;
Enfin j'embrasse une charmante nièce;
Tous les bonheurs m'arrivent à la fois.

M. DURAND.

Mais je ne vois pas mes élèves?

UN VILLAGEOIS.

Ils nous suivent, et seront ici dans un instant.

LAFRANCE.

Maintenant, occupons-nous de mon enseigne. (*Il appelle.*) Georgette! en avant.

SCÈNE XIX.

Les précédens, GEORGETTE, *accourant avec l'enseigne.*

GEORGETTE.

Présent!... Ah! je n'ai pas oublié le mot d'ordre.

LAFRANCE, *élevant l'enseigne, sur laquelle Charles X est peint, et lisant l'inscription qui est dessous.*

Au bon Monarque.

Mes amis, pouvais-je mieux choisir?

Air : *Du Verre.*

En plaçant à cette maison
De ce roi l'image chérie,
Chacun va dire avec raison :
« Voilà l' père de la patrie! »
Et pour lui donner, mes amis,
D'amour une constante marque,
Dès long-temps mon cœur avait pris
Pour enseigne le bon monarque.

On ôte la vieille enseigne, et on pose la nouvelle, que l'on décore de fleurs, ainsi que toute la maison.

M. DURAND.

Même air.

Si votre gloire et votre vin
Sont déjà renommés d'avance,
Vous allez voir, soir et matin,
Chez vous redoubler l'affluence.

LAFRANCE.

Ce serait pour notre pays
Du bonheur la constante marque,
De voir les Français réunis
A l'enseigne du bon Monarque.

LAFRANCE.

Eh! mais, j'aperçois mon homme aux j'ai vu... mon ami Partout... il est de parole.

SCÈNE XX.

Les précédens, M. PARTOUT, *arrivant tout essoufflé et prenant des mains de Georgette une chaise sur laquelle il s'assied.*

M. PARTOUT.

Ouf!...

Air : *Alerte! alerte!*

Sans suite (*bis.*)
J'arrive en nage au rendez-vous,
Bien vite, (*bis.*)
Ecoutez tous ;
Mais avant qu'on me donne à boire ;
Car mon ami tu peux le croire,
Pour satisfaire ton désir
Et ne pas te faire languir,
Je n'ai fait que courrir.
(*Partout boit.*)

TOUS.

Bien vite, (*bis.*)
Parlez donc, puisque vous voilà,
Tout d'suite (*bis.*)
Contez-nous ça.

LAFRANCE.

Déjà de retour ?

M. PARTOUT.

Oui, et après avoir tout vu. (*Avec enthousiasme.*) Ah ! si vous saviez ce que j'ai vu... non, rien au monde n'est comparable à ce que j'ai vu... de mes propres yeux... vu... écoutez tous. (*Il se lève.*)

Air : *Des Comédiens.*

Je pars d'ici pour cette bonne ville,
Et quoiqu'à Reims le dernier accouru,
J'arrive à temps, je perce, me faufile,
Et suis placé comme un premier venu.
Je cherche à voir, j'écoute, je regarde,
Et j'aperçois flotter nos étendards.
Soudain paraît cette fidèle garde,
Riche d'exploits et des lauriers de Mars ;
Mais le canon tonne au loin dans la plaine,
C'est le signal de nos transports joyeux,
Je veux crier bientôt je perds haleine,
Mais par bonheur je puis ouvrir les yeux :
Je vois au pas défiler le cortège,
Et de Henri nous rappelant les traits,
Le souverain qu'un Dieu puissant protège,
Marche entouré de ses heureux sujets.
A notre amour il sourit, il s'incline,
Et semble lire au fond de tous les cœurs.
Son char brillant, qui lentement chemine,
Roule sans bruit sur un chemin de fleurs.

Il entre enfin. . . et des voûtes du temple
Mille concerts ont frappés les échos,
Le cou tendu, l'œil fixe je contemple
Des arts Français les immenses travaux.
Sa Majesté, de sa pourpre parée,
Au nom du ciel, des mains du saint prélat,
Reçoit enfin la couronne sacrée,
Qui de son front rehausse encor l'éclat.
Nouveau Clovis en ceignant la couronne,
Charle a promis aux pieds de l'Eternel
De conserver pour appui de son trône
De tous nos droits le pacte solennel.
A son retour l'ivresse éclate et brille,
Nos vœux, nos cris accompagnent ses pas.
Père adoré de sa grande famille,
Il voudrait tous nous presser dans ses bras.
Bien fatigué, mais fier de ma journée,
Tout essoufflé j'accours et me voici
Puisque là-bas la fête est terminée,
Pour voir encore ce qu'on doit voir ici.

(*Il se rassied.*)

MDE. FROMENT.

Que de regrets pour ceux qui n'ont pu assister à cette auguste cérémonie.

M. DURAND.

Vous avez raison, madame Froment; mais pour vous en consoler, s'il est possible, j'ai préparé ce qu'on peut appeler le couronnement du cœur; c'est vous dire assez que nous y participerons tous.

M. PARTOUT.

Voyons! voyons!

LAFRANCE.

Et moi aussi, mes amis, j'ai ma surprise; vous allez voir.

M. PARTOUT.

Voyons! voyons!

LAFRANCE.

Alexis et vous; venez avec moi. (*Il désigne des villageois, qui le suivent dans sa maison.*)

M. PARTOUT, *se frottant les mains.*

Que je suis heureux! je pourrai encore m'écrier, j'ai vu tout cela!

M. DURAND.

Vous en verrez bien d'autres.

M. PARTOUT.

Sous un règne qui commence si bien... c'est tout plaisir.

Lafrance, Alexis et les autres villageois reviennent. Ils portent un socle en pierre, haut de trois pieds, sur un des côtés duquel sont écrits ces mots : Vive le Roi! *Ils déposent ce socle sur le devant de la scène, à l'endroit que désigne Lafrance.*

LAFRANCE.

Oui, mes amis, c'est à cette place que le Roi, s'arrêtant un moment, a daigné m'adresser la parole, et s'intéresser à notre sort commun; et c'est par ce souvenir modeste, mais à jamais durable, que ce bonheur inespéré sera transmis à nos derniers neveux.

M. DURAND.

Fort bien... à mon tour... maintenant. (*Il sort, et rentre de suite à la tête de ses élèves, portant le buste du Roi qu'on place sur le socle.*)

Air : *Honneur à la musique.*

Quand la paix, l'abondance
Règnent avec les lys,
Que le cri de la France
Soit vive Charles dix.

CHOEUR.

Si la paix, l'abondance, etc.

M. DURAND.

Mes amis, si, en ce jour mémorable, le bonheur d'aller à Reims n'a pu être notre partage, offrons du moins notre respect à cette image chère, et que nos enfans re-

disent un jour aux leurs : Le 29 mai, on sacrait avec pompe Charles X à Reims, et nous, modestement, nous le couronnions au village. (*Il distribue des couronnes, s'approche à la tête de ses élèves vers le buste, et s'incline.*)

UN JEUNE ENFANT, *à la tête du groupe.*

Air : *Amis dépouillons nos pommiers.*

Bon Roi nous sommes tes enfans,
Puisque d'un cœur sincère
Et d'un même élan nos parens
T'ont surnommé leur père.
Or, étant tes fils
Et l'espoir des lys,
Ce noble titre ordonne
Qu'à ton front royal
L'amour filial
Attache la couronne.

(*Il dépose une couronne de roses blanches et de lys.*)

M. DURAND.

Charles en maintenant la paix
Sous ton règne propère,
Conserve à leurs champs les Français
Et les fils à leur mère.
Grâce à ton pouvoir,
Chacun à l'espoir,
De bon cœur s'abandonne,
Et ton peuple entier
T'offre l'olivier
En ce jour pour couronne.

(*Il dépose une couronne d'olivier.*)

LAFRANCE.

Mais si quelqu'ennemi jaloux
Du bonheur de la France,
En excitant notre courroux
Trompait notre espérance,

Ton fils aux combats
Guid'rait nos soldats.
Et si ta voix l'ordonne,
Ce prince guerrier,
D'un nouveau laurier,
Tresserait ta couronne.
(*Il dépose une couronne de lauriers.*)

MAD. FROMENT.

Si tous les Bourbons des Français
Ont illustré la gloire,
Charle aussi doit vivre à jamais
Au temple de mémoire.
Pour le fils d'Henri,
Ce prince chéri
Déjà l'écho résonne,
Par hérédité
D' l'immortalité
Offrons lui la couronne.
(*Il dépose une couronne d'étoiles.*)

ALEXIS.

Sur nos cœu's Charle a tant de droits,
Que vraiment je m'étonne
Qu'on n' le couronne qu'une fois;
Aussi v' là comm' j' raisonne :
« Si je dev'nais moi
« Boulanger du Roi,
« J'approch'rais d' sa personne,
« Et chaqu' jour, j' le dis,
« A c' bon Charles dix
« J'offrirais un' couronne ! (*bis.*)

M. PARTOUT.

Pour moi, messieurs, qui fus Partout
Sur la terre et sur l'onde,
Et qui, de l'un à l'autre bout,
Ai parcouru le monde :
Nulle part, ma foi,
Je n'ai vu de Roi,

Je vous le cautionne,
Qui mérita mieux
Pour nous rendre heureux
De porter la couronne.

GEORGETTE.

Cett' rose, avec ses deux boutons,
Nous présente l'emblême
De ces deux nobles rejettons
D'un princesse qu'on aime,
Le fils de Henri,
Des Français chéri,
A nos cœurs déjà donne
L'espoir d'être un jour,
Bien digne à son tour,
De porter la couronne.
(Elle dépose la rose et les deux boutons.)

JUSTINE, *au public.*

Trois auteurs se sont réunis
Pour faire cet ouvrage,
Et, tous trois chantant Charles dix,
Espèrent un suffrage.
Or qu'en leur faveur
Un bravo flatteur
Du haut en bas résonne.
Comblez leur espoir,
Qu'un succès ce soir
Tous les trois les couronne.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Quand la paix, l'abondance,
Règnent avec les lys,
Que le cri de la France
Soit vive Charles dix!

FIN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS